



CLASSIQUES
GARNIER

BRÉMEAU (Catherine), « En marge des livres. *Connaissance de l'Est*, traduit en russe par Anna Kurt et Anna Raïskaïa », *Bulletin de la Société Paul Claudel*, n° 199, 2010 – 3, *Claudé et la Bohême*, p. 57-58

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-15247-7.p.0065](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-15247-7.p.0065)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2010. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

En marge des livres

Connaissance de l'Est traduit en russe

Connaissance de l'Est est paru en Russie cette année 2010 aux éditions Enneagon, dans la traduction de Anna Kurt et Anna Raïskaïa, contribuant ainsi à la lente diffusion de Claudel dans ce pays. L'édition est belle, soignée, en version bilingue, texte russe en regard du texte claudélien, agrémenté de dessins à l'encre dans la tradition chinoise, agréablement répartis. Sur la quatrième de couverture deux profils inversés de Claudel, à partir du croquis de Félix Vallotton, se font face tel Janus, induisant le lecteur sur le chemin qui mène à la découverte des origines.

Dans la préface, Dominique Millet-Gérard souligne le double sens du mot « Est » – une des formes de l'être, et pour Claudel partant pour la Chine, la plongée dans un autre temps, exotique et lointain. Si le lecteur l'y suit, il risque d'y trouver une des clefs de l'Univers.

Le livre est inégalement partagé en deux parties, 1895-1900 et 1900-1905 et l'on n'y trouve donc pas le tableau « Hong-Kong » écrit pour servir de préface à l'édition de 1928.

La première image est alors celle si chère à Claudel de l'arbre enraciné dans le sol, planté comme un homme, faite vers le ciel et bras écartés à partir du cœur. Il n'est de voyage sans ouverture, sans pose préalable du sujet. Mais quand en russe, par la nécessité de l'inversion des mots, la phrase commence par « Chez nous tout arbre [croît]... », le lecteur russe se sent immédiatement concerné. Un voyage en Chine ? Soit ; mais c'est d'abord de soi qu'il s'agit, de l'homme en fait et d'un mûrissement.

Traduire Claudel, on l'a dit, est une gageure. Anna Kurt et Anna Raïskaïa ont fait un travail de fond appuyé sur une réelle connaissance de l'auteur, des formes françaises et sur leur intuition de poètes. Le résultat est à la hauteur. Nous les connaissons depuis Boldino en 2003, quand Marie-Victoire Nantet avait alors suggéré à Anna Kurt de s'attaquer à *Connaissance de l'Est*. Il y a eu depuis *Une goutte de miel divin* dont nous avons rendu compte, et des relations fructueuses et amicales.

Le texte de Claudel paraît neuf, comme rafraîchi. Impossible en russe de garder les phrases trop longues avec des ruptures syntaxiques où parfois seul l'inconscient d'une langue, l'entourage non verbal des mots, fait deviner le sens. Et la magie du verbe claudélien. Le traducteur doit donc trancher devant l'ambivalence de certaines tournures, déplacer tel ou tel mot, rompre la syntaxe tout en restant fidèle au texte. Diffi-

culté supplémentaire, le verbe « être » n'a pas de forme russe au présent, il faut donc l'expliciter (ex : « Honoré de l'humble tribu, il est [se tient]... le patriarche (« Le Banyan »), le passer sous silence ou encore le marquer par un tiret, ce tiret largement utilisé pour indiquer aussi une inflexion dans le discours. Le pari est réussi : le choix des mots est élégant, la touche exotique partout présente et le texte clair, puissant. Il suit pas à pas la prose de Claudel située sur la page d'en face. En proposant leur propre lecture de Claudel, les deux traductrices offrent une version qui, paradoxalement, est peut-être plus accessible au lecteur russe que l'original ne l'est pour un lecteur contemporain trop pressé à avaler les mots.

La Chine est toujours à découvrir sous les transformations que le monde contemporain accélère sans gommer sa tradition millénaire. Elle s'étend aux portes de la Russie, pays médian qui s'y emploie avec d'autant plus d'intérêt (voire une pointe de dépit), qu'il se sent trop souvent maintenu à l'écart par l'Occident. L'expérience du jeune Claudel fascine à un siècle de distance.

En appendice à *Connaissance de l'Est*, le volume russe présente *Claudel en Chine* de Maximilian Volochine (1911) qui lui fait un magnifique éclairage, resituant l'orientalisme dans la poésie et les arts en France. Rappelons qu'une belle et riche exposition a eu lieu à Paris en juin dernier¹ où, dans l'entremêlement des cultures, Claudel trouvait sa place.

En cette année France-Russie, cet ouvrage apporte au lecteur russe, dans l'exigeante collection Enneagon, une remarquable contribution à la connaissance de Claudel. Il ne saurait passer inaperçu auprès d'un public avide de comprendre le monde et sensible à la beauté. Plus s'il en était besoin, il redit la modernité de notre grand poète. *Ex oriente lux*, doublement. Remercions chaleureusement nos amies traductrices.

Catherine BRÉMEAU

* *

1. « Maximilian Volochine, poète, critique et peintre russe dans le Paris de la Belle Époque », exposition organisée par Marie-Aude Albert, à la Mairie du 6^{ème} arrondissement.